



## La lettre du Collège de France

28 | avril 2010  
La Lettre n° 28

---

# La Palestine, un kaléidoscope disciplinaire

Roger Heacock

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/1055>  
DOI : 10.4000/lettre-cdf.1055  
ISBN : 978-2-72260-117-8  
ISSN : 2109-9219

### Éditeur

Collège de France

### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2010  
Pagination : 20-21  
ISSN : 1628-2329

### Référence électronique

Roger Heacock, « La Palestine, un kaléidoscope disciplinaire », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 28 | avril 2010, mis en ligne le 23 mai 2011, consulté le 17 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/1055> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.1055>

---

Tous droits réservés

La leçon a commencé par un aperçu très bref de la sculpture monumentale à partir des règnes de Cyrus et de Darius, en fournissant un résumé des caractéristiques qui se dégagent dans le vocabulaire, la syntaxe et la sémantique de la sculpture monumentale dans le règne de

Darius I<sup>er</sup>. Puis nous avons exploré les données de la glyptique par l'intermédiaire des sceaux « royal-name » de Darius. Nous avons examiné alors d'une façon assez détaillée les caractéristiques d'un de ces sceaux, PTS 1\*, provenant des archives du Trésor, en suivant

quelques axes de recherche que nous ouvre l'étude de son dessin. La leçon s'est terminée avec quelques remarques synoptiques très préliminaires sur la glyptique persépolitaine et l'idéologie impériale achéménide. ■

Conférences disponibles en audio sur [www.college-de-france.fr](http://www.college-de-france.fr).



## Roger HEACOCK

Professeur à l'université de Birzeit, Territoires palestiniens, invité par l'Assemblée des professeurs à l'initiative du Pr Henry Laurens a donné en novembre 2009 quatre leçons intitulées :

### La Palestine, un kaleidoscope disciplinaire

Cette présentation a choisi d'évoquer l'histoire des Palestiniens depuis la guerre des Six jours à partir d'une approche kaléidoscopique, pour reprendre une expression de Paul Veyne, prenant en compte une distinction artificielle, mais analytiquement nécessaire, entre quatre dimensions : temporalité, spatialité, société et champ discursif.

#### Palestine et histoire : le temps perdu

L'attente, dépourvue d'horizon défini, est une réalité pesante dans le quotidien des Palestiniens. On attend devant les barrages militaires, avant de pouvoir entrer à Jérusalem, dans la bande de Gaza, ou en Israël même ; on attend l'obtention d'un document de voyage, d'un permis de construire, on attend une autorisation de déplacement pour voir sa famille, etc. L'attente bouleverse les rapports sociaux, au point de devenir un fait social total, anthropologique et psychologique. L'envers positif de cette attente, c'est la résilience, une résistance de l'intérieur (*sumoud* en arabe). On ne conçoit donc pas les Palestiniens sans l'attente.

Le temps est l'obsession palestinienne. Le temps passé se conjugue avec le temps futur, d'où doit venir la restitution du temps révolu. Que ce soit dans le domaine théologique ou politique, le passé est toujours présent. La distinction établie par Fernand Braudel entre quatre formes de temporalités – la longue durée

géologique, le temps social générationnel, le temps événementiel, et le présent quotidien – nous permet de mieux cerner les temporalités divergentes adoptées par les différents groupements politiques – y compris au sein des mouvements islamistes ou nationalistes. Le choix d'une temporalité dans l'agenda politique palestinien est donc crucial, puisqu'il commande les espaces d'action ultérieurs.

#### Palestine et espace : le territoire éclaté

La spatialité renvoie à deux espaces : l'intérieur de la Palestine, avant 1948, et l'extérieur de la diaspora. Mais l'intérieur, pour certains, c'est aussi l'espace israélien d'avant 1967. Ainsi, les frontières entre intérieur et extérieur se déplacent au gré du contexte et des événements ; les espaces et les mémoires s'imbriquent de façon indissociable, selon des modalités dont Carl Schmitt avait déjà envisagé les dimensions et les enjeux.

Après la défaite arabe de 1967, la question d'un État palestinien, non pas en lieu et place, mais à côté d'Israël, s'est à nouveau posée, avec la mise à l'horizontale d'un espace jusque là vertical, ce qui a divisé l'opinion palestinienne entre la perspective d'un État unique et la solution des deux États.

Pour les Palestiniens de l'intérieur, la perception du temps s'était allongée avec Septembre noir (1970) et le siège de

Beyrouth (1982). Avec l'intifada de 1987, la Palestine occupée reprend sa centralité politique, entraînant ainsi la recherche d'une solution territoriale négociée.

#### Palestine et identité : la société résistante

Les composantes de la société palestinienne sont réparties selon des critères spatiaux, et ces derniers dessinent un champ culturel transnational.

Le fait réfugié, colonne vertébrale de la modernité palestinienne, définit le caractère transnational du champ palestinien, en l'étirant au-delà de toute frontière. Les Palestiniens sont, en effet, des réfugiés dans leur immense majorité. Ils proviennent de la Palestine historique, de la Jordanie, du Liban, de la Syrie et de la diaspora extra-orientale. Chaque Palestinien vit, par voisinage ou par osmose, la vie des réfugiés.

L'origine paysanne de la majorité des réfugiés palestiniens est une donnée essentielle pour comprendre les modalités de leur organisation, en particulier leurs capacités d'autogestion. Cette pratique d'autogestion, qui remonte au XIX<sup>e</sup> siècle ottoman, s'est naturellement imposée après la Première Guerre mondiale dans l'organisation quotidienne des réfugiés palestiniens. Sans cette tradition paysanne, la révolte palestinienne de 1936 n'aurait pu s'étendre durant quatre années. Voilà donc la

deuxième face du champ palestinien : la constitution de réseaux décentralisés, basés sur l'intercommunication, mais relevant d'une forme très poussée d'auto-gestion : à l'échelle des villages.

Le troisième facteur est le faible niveau de stratification sociale. Tout comme dans le Languedoc médiéval décrit par Le Roy Ladurie, il n'y a en Palestine qu'une très petite distance, surtout matérielle, qui sépare les classes entre elles. Il n'y a pas l'équivalent des pachas égyptiens ou des princes druzes. Ce phénomène explique, tout au moins jusqu'à la période d'Oslo, le haut degré de solidarité interclassiste.

À partir de 1967, la privation des droits sociaux inhérents à des années de travail et de cotisation en Israël a contribué à renforcer le sentiment d'injustice généralisé des Palestiniens. C'est cette prise de conscience de la réalité de l'occupation, affinée par une maîtrise de la langue et de la culture israélienne, qui a préparé l'Intifada de 1987, grâce à un ressentiment progressivement canalisé par les partis politiques et les associations de femmes, de jeunes, d'ouvriers et de paysans.

Les Intifada de 1987 et de 2000 sont deux conséquences directes de cette accumulation des rancœurs. Les moments d'accalmie liés à la réoccupation de la Cisjordanie, à la mort de Yasser Arafat en 2004 puis à l'élection de Mahmoud Abbas ne peuvent masquer la réalité d'une résistance populaire toujours en mouvement, dont la victoire électorale du Hamas en 2006 constitue une nouvelle expression.

### **Palestine et discours : la perspective implorée**

La question palestinienne n'est pas épargnée par le glissement du politique vers l'humanitaire et l'existence d'un décalage de plus en plus grand entre les valeurs libérales des élites politiques et un discours populaire acquis aux valeurs politiques, éthiques et religieuses de l'autodétermination. Dans ce contexte, le discours des élites n'est pas parvenu à s'imposer au langage populaire palestinien, faute d'une compréhension de ses ressorts intimes et d'une trop grande dépendance vis-à-vis de la grammaire diplomatique et internationale. L'annonce programmatique faite par le premier ministre Salim Fayyad en août 2009 de construire un État en deux ans

n'a pas rencontré l'enthousiasme populaire, car ce projet venu d'en haut n'était pas conçu en association avec la société. Le souci diplomatique du président Abbas de passer sous le boisseau les conclusions du rapport Gladstone sur les pratiques israéliennes à Gaza a accru ce décalage.

La politique du don international trouve ici ses limites, car elle aliène paradoxalement ceux qu'elle prétend aider, et finit par alimenter des doutes sur ses finalités politiques.

Le temps diplomatique et événementiel de l'Autorité palestinienne se heurte ainsi au temps social de ceux qui privilégient la lutte contre la poursuite de la colonisation. La même dislocation se retrouve au niveau de l'espace, que ce soit entre Gaza et la Cisjordanie, au sein de l'espace fracturé et fractionné de la Cisjordanie, ou entre ceux de Palestine et les réfugiés des camps des pays voisins. Les dirigeants palestiniens devront renouer les liens entre ces temporalités et ces espaces éclatés pour reconstituer une unité discursive, prélude indispensable à l'unité politique. ■

## **Christian LEITZ**

Professeur à l'université de Tübingen (Allemagne), invité par l'Assemblée des professeurs à l'initiative du Pr Nicolas Grimal a donné en novembre 2009, quatre leçons intitulées :

1. Le grand Hymne athribite des noms de la déesse Répit
2. Le défilé des dieux des provinces à Dendara, Philae et Athribis
3. La décoration du temple de Kom Ombo et la fonction de ses divers éléments

Les deux premières conférences étaient consacrées au temple de la déesse Repit à Athribis près de Sohag en Haute Égypte. Ce temple est situé à environ 10 km à l'ouest de Sohag, à l'aplomb des contre-forts du désert libyen, dont le plateau culmine ici à plus de 200 m au-dessus de la Vallée du Nil. C'est Ptolémée XII qui a initié la construction d'un grand temple, ne mesurant pas moins de 75 m de long pour une largeur de 45 m, et dont la décoration a été achevée par les premiers empereurs romains. Le bâtiment contient

une grande litanie de Répit qui, répartie sur dix colonnes, décore le premier registre du mur ouest du péristyle est et, au premier registre du péristyle ouest, une autre litanie consacrée à la déesse Bastet, qui n'était pas traitée dans cette conférence.

On peut constater que toute la liste suit un ordre strictement géographique, le texte commence en Haute Égypte au sud et se termine avec le <sup>xx</sup>e nome de Basse Égypte. Aucune colonne n'est conservée

intégralement, au mieux, douze colonnes subsistent encore. Puisque l'on connaît la hauteur du premier registre, on peut en déduire le nombre de lignes à l'origine : quatorze. La liste géographique se développe sur les six premières colonnes, ce qui fait six fois quatorze, c'est-à-dire quatre-vingt-quatre lignes. Ce nombre, c'est aussi deux fois quarante-deux et donc, on pourrait supposer que deux lignes étaient consacrées à chaque nome mais, en réalité, ce n'était pas le cas. Dans certains cas, il n'y a qu'une seule ligne par

